

Oh les beaux jours



de Samuel Beckett

Mis en scène par
Diden Berramdane

Une création de la
Compagnie Diden Berramdane

du 17 avril au 6 mai 2007

Théâtre Ste-Marie-d'en-Bas

38 Rue Très-Cloîtres – Grenoble – Tél 04 76 42 01 50 Fax 04 76 63 12 48
mail theatrediden@wanadoo.fr

Oh les beaux jours

Texte de

Samuel Beckett

Mise en scène

Diden Berramdane

du 17 avril au 6 mai 2007

du mardi au samedi à 20h30

le dimanche à 17h

avec

Winnie **Marie-Pierre Cascalès**

Willie **Alain Girod**

Décors, costumes, lumières et son

Diden Berramdane

***Samuel Beckett** commence l'écriture de "**Happy days**" en 1960. La pièce est publiée en 1961 à New-York. Traduite en français par l'auteur en 1962, elle est publiée en 1963 aux Editions de Minuit. En octobre 1963, **Madeleine Renaud** crée « **Oh les beaux jours** » à Venise, puis à Paris.*

Oh les beaux jours

*« Les mots vous lâchent, il est des moments
où même eux vous lâchent. Pas vrai, Willie ?
Pas vrai, Willie, que même les mots
vous lâchent par moment ?
Qu'est-ce qu'on peut bien faire alors,
jusqu'à ce qu'ils reviennent ? »*
Samuel Beckett – in OH LES BEAUX JOURS

Encore une journée divine!

Au milieu d'un paysage de désert brûlé, une sonnerie stridente retentit. **Winnie**, se réveille et vaque à ses occupations sous le soleil du zénith. Elle a le corps enterré dans le sable jusqu'au dessus de la taille puis jusqu'au cou. Bien qu'absorbée progressivement par la terre, elle se sent légère et feint d'ignorer son ensablement. Avec une innocence gracieuse, elle prie, se prépare, discourt, fredonne, se plaint, se remémore des bribes de souvenirs, et fait l'inventaire de son sac et de ses objets familiers.

Elle s'adresse à son tendre ami **Willie**, que l'on aperçoit à peine et qui pousse de temps en temps quelques grognements. **Winnie** s'accommode de son malheur avec grâce et joue à s'imaginer qu'elle vit de beaux jours.

Elle bavarde à petits coups, prie, raconte, chantonne et se souvient, recense ses derniers maux et ses derniers biens avec la souriante sérénité de celle qu'une grâce singulière a visité : ce qui nous paraît enfer lui est tout-venant, un mot de **Willie** est une joie, un jour sans mourir est un beau jour.

Jeux de mots et calembours, coups de soleil et de théâtre, jamais, sans doute, **Beckett** n'a été si drôle, c'est à dire si cruel. Comme le dit **Winnie** à son invisible interlocuteur, quand elle se sent si légère que seule sa prison de terre semble l'empêcher de s'envoler : *« La gravité, Willie, j'ai l'impression qu'elle n'est plus ce qu'elle était. »*

Oh les beaux jours

Il y a deux façons de parler de la condition humaine : on peut faire appel à l'inspiration – ce qui dévoile tous les éléments positifs de la vie -, ou bien on peut tenter d'en donner une vision réaliste, et alors l'artiste témoigne de ce qu'il a vu. Le premier moyen dépend de la révélation : on ne peut la faire naître par des vœux pieux. C'est précisément cette distinction que **Beckett** exprime dans *Oh les beaux jours*.

Lorsque nous attaquons **Beckett** pour son pessimisme, c'est nous qui sommes des personnages de **Beckett**, pris au piège dans une scène de Beckett. Lorsque nous acceptons ce que dit **Beckett** tel quel, soudain tout est transformé... Après tout, il existe aussi dans chaque pays un autre public – le public de **Beckett**. Celui qui n'élève pas de barrières intellectuelles, qui n'essaie pas à tout prix d'analyser le message. Ce public sort de ses pièces, ses pièces noires, nourri et enrichi, le cœur plus léger, plein d'une étrange joie, irrationnelle. Poésie, noblesse, beauté, magie, tout à coup ces mots suspects appartiennent de nouveau au théâtre.

« L'espace vide. Ecrits sur le Théâtre »
Peter BROOK

Samuel Beckett

Samuel Beckett

Né en 1906 à Dublin

Écrit et publie dès 1929 des poèmes, nouvelles et romans

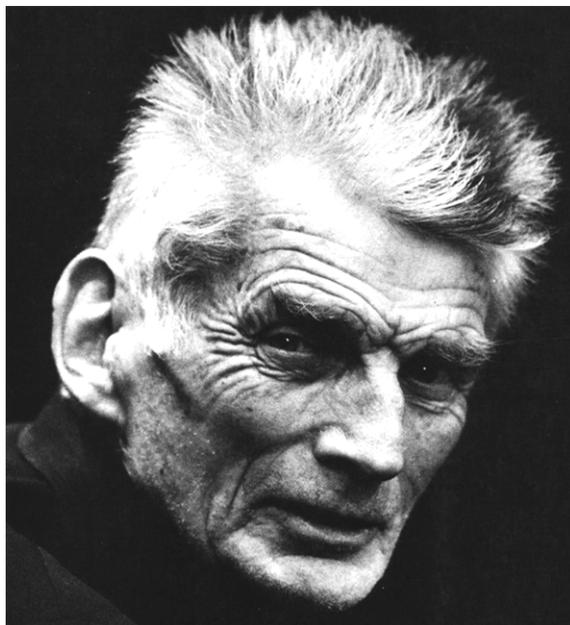
S'installe à Paris en 1937

Il est l'auteur :

- De romans, notamment, **« Molloy »**, **« Watt »**, **« Murphy »**, **« Malone meurt »**, **« L'innommable »**
- De pièces de théâtre, notamment, **« En attendant Godot »**, **« Fin de partie »**, **« La dernière bande »**, **« Comédie »**, **« Oh les beaux jours »**, **« Pas »**
- de pièces écrites pour la radio et la télévision
- d'un film

Prix Nobel de littérature en 1969

Il meurt à Paris en 1989



Lorsqu'il publie **Happy Days**, traduit par **Oh les beaux jours**, en 1961 à New York, **Samuel Beckett** est déjà salué comme un grand écrivain et dramaturge irlandais. Fidèlement soutenues par **Jérôme Lindon**, le directeur des Éditions de Minuit et par **James Joyce**, ses pièces **Fin de Partie**, **Tous ceux qui tombent**, **La Dernière Bande** et surtout **En attendant Godot**, mis en scène par **Roger Blin** à Paris en 1953, ont déjà suscité beaucoup d'intérêt et de passions contradictoires. **Comédie** (1963) et **Comédie et actes divers** (1964) confirmeront le talent de cet homme dont l'œuvre dépouillée et profondément désespérée n'est pas privée d'une certaine ironie face à l'absurdité de la condition humaine et sa difficulté à communiquer.

Auteur de nombreux romans, récits et pièces radiophoniques, **Samuel Beckett** obtient le prix Nobel de Littérature en 1969 et s'éteint en 1989 en laissant derrière lui une oeuvre d'avant-garde qui le place au rang des dramaturges les plus fréquemment interprétés dans le monde.

Pour moi, le théâtre n'est pas une institution morale comme l'entend Schiller. Je ne veux ni instruire les gens, ni les rendre meilleurs, ni les empêcher de s'ennuyer. Je veux mettre de la poésie dans le théâtre, une poésie en suspens dans le vide et qui prenne un nouveau départ dans un nouvel espace. Je pense en dimensions nouvelles et fondamentalement je ne m'inquiète pas que l'on puisse ou non me suivre. Je serais incapable de donner les réponses que l'on espère. Il n'y a pas de solutions faciles.

Samuel Beckett

L'univers scénique de Samuel Beckett

A plus d'un titre, **Samuel Beckett** est un cas, une exception, un astre rare ou inconnu du monde des lettres et du spectacle. Un monde qu'il dépasse tellement de par son exigence et son humanité, qu'on le verrait plutôt du côté de la mystique.

On sent bien la difficulté, sinon l'impossibilité de parler de Beckett avec justesse et précision, à vouloir exprimer par des mots ce que l'on ressent, ce que l'on pressent devant lui. Pas étonnant qu'une œuvre aussi concentrée, aussi réduite à l'essentiel et qui tend vers le silence, ait donné lieu à tant de commentaires.

Beckett est l'écrivain qui de son vivant a suscité le plus grand nombre de commentaires de toute l'histoire de la littérature: des bibliothèques entières. Comme un texte sacré qu'on n'en finirait pas de déchiffrer.

S'il nous échappe ainsi, c'est qu'on cherche toujours à en extraire des idées, alors qu'il s'adresse davantage au cœur qu'à l'intelligence. Là réside un des malentendus: on a voulu faire de **Beckett** un philosophe, le réduire à une "métaphysique" (de l'absurde, du néant), alors qu'il est d'abord fondamentalement un poète. Impitoyable, Beckett nous dépouille de tout, il nous met à nu, il nous roule dans la même farine: boue, sable. Il fait de nous des éclopés, des marginaux, des enterrés, derniers restes d'humanité, derniers rescapés d'un monde dévasté, mort.

Pour conquérir cette absolue liberté de ton et de vision, il avait largué toutes les amarres (y compris celles de sa langue maternelle), choisi tous les exils et toutes les solitudes, n'écrivant sous aucune espèce d'injonction (ni celle de l'idéologie, ni celle de la morale ordinaire, ni de la mode, ni du succès), attentif à ne capter que sa propre voix, venue d'on ne sait où.

Est-il pour autant l'auteur "noir", "désespéré", qu'on s'est plu, qu'on se plaît parfois encore à dire? Il est aussi piquant, soit dit entre parenthèses, que le siècle d'Auschwitz et du reste, puisse faire grief à un auteur comme **Beckett** d'être noir. Comme s'il n'était pas un des rares, un des seuls qui ait eu le courage, la force, le pouvoir, de construire une œuvre sur des cendres, des décombres, dans une Apocalypse au quotidien. Comme si à travers sa Voix, il ne nous parlait pas de nous, intimement, de notre monde, de notre histoire, sans pompes ni abstractions.

L'espoir chez **Beckett** n'est pas une marchandise, pas une denrée vendue ou soldée, il est inscrit au cœur de l'œuvre dans son exigence, son impitoyable volonté. Dans son refus de tous les mensonges, de toutes les facilités, de toutes les tricheries, de toutes les illusions. Dans la perfection de l'œuvre, dans sa nécessité. Dans cette exigence de vérité qui le pousse à tout affronter, de l'effondrement, de la mort, de manière sauvage, sans garde-fou aucun, un saint de l'écriture.

Il s'incarne dans une fraternité, un courage, un credo qui lui appartiennent en propre et dont le narrateur de "**L'innommable**" se fait l'écho: "Il faut dire des mots jusqu'à ce qu'ils me disent, jusqu'à ce qu'ils me trouvent(...) Il faut continuer, je vais continuer." Tout **Beckett** se trouve entre ce "Je ne peux pas continuer, je continue: le conflit entre l'impossibilité et la nécessité.

"L'univers scénique de Samuel Beckett"

par **Pierre Chabert**

Beckett, l'incroyable désir

L'amour, pensé comme ce dont sont capables un « bourreau » et « une victime », est le sujet de la plupart des pièces de **Beckett** et il faut d'abord remarquer que le couple, ou la paire, en sont l'unité de base. **Willie** et **Winnie** dans « *Oh les beaux jours* », **Hamm** et **Clov**, flanqués de **Nagg** et **Nell** dans « *Fin de partie* », **Vladimir** et **Estragon**, flanqués de **Pozzo** et **Lucky** dans « *En attendant Godot* ».

Là est peut-être du reste la singularité du théâtre de **Beckett**. Il n'y a théâtre qu'autant qu'il y a dialogue, discord et discussion entre deux personnages... si on a souvent comparé ses duettistes à des clowns, c'est justement que déjà au cirque, on ne se soucie pas de situations ou d'intrigues, d'exposition ou de dénuement, mais d'un inventaire immédiat, fortement physique, des figures extrêmes de la dualité (qui trouve son symbole dans l'opposition de l'auguste et du clown blanc)

De ce point de vue, **Beckett** est indiscutablement, seul grand écrivain de ce siècle à l'être, dans une tradition majeure du théâtre comique : duettistes contrastés, costumes décalés, suite de numéros plutôt que développement d'une intrigue, trivialités, injures et scatologie, parodie du langage élevé, singulièrement du langage philosophique, indifférence à toute vraisemblance, et surtout acharnement des personnages à persévérer dans leur être, à soutenir contrevents et marées un principe de désir, une puissance totale, que les circonstances semblent à tout instant rendre illégitime ou impossible.

Le handicap n'est pas une métaphore pathétique de la condition humaine. Le théâtre comique grouille d'aveugles libidineux, de vieillards impotents acharnés à suivre leurs passions, de domestiques-esclaves roués de coups, mais triomphants, de jeunes gens stupides, de boiteux mégalomanes...

C'est dans cet héritage carnavalesque qu'il faut situer **Winnie**, enterrée jusqu'au cou, et qui vante le beau jour que c'est, ou **Hamm**, aveugle, paralytique et méchant, qui joue jusqu'au bout, âprement, sans défaillance, son incertaine partie, ou le duo de **Vladimir** et **Estragon** qu'un rien divertit et relance, éternellement capables qu'ils sont « d'être au rendez-vous ».

Il faut jouer **Beckett** dans la plus intense drôlerie, et c'est alors qu'on voit surgir ce qui se fait est la vraie destination du comique, non pas un symbole, non pas une métaphysique déguisée, encore moins une dérision, mais un amour puissant pour l'obstination humaine, pour l'incroyable désir, pour l'humanité réduite à sa malignité et à son entêtement.

Alain Badiou
Beckett, l'incroyable désir

Notes sur Oh les beaux jours

Ce texte qui apparaît comme une tragédie est une affirmation de vie à travers une répétition de gestes, de paroles, d'actions dans un monde arrivé presque à son terme, mais pas encore détruit même s'il est réduit à ses ultimes et presque dérisoires formes de survivances. Les personnages sont-ils les derniers survivants d'une catastrophe ? La bombe atomique est-elle une cause ou le corollaire d'un théorème qui condamne une civilisation ? Un désert battu par une lumière aveuglante, le soleil et les étoiles, la « lumière sacrée » que l'homme salue avec gratitude sont les instruments d'une loi ancestrale à laquelle l'homme est soumis dès sa naissance – une plaisanterie – du Tout-Puissant, mais au-delà de toute simulation, au-delà de toute insincérité envers lui-même l'homme est ancré à sa planète par un désir obstiné de continuité.

A côté de la lutte tragique de l'homme et du Destin, la lutte de **Prométhée** et d'**Œdipe**, la lutte d'**Electre**, d'**Oreste**, d'**Antigone** et d'Alceste, se profile celle de **Winnie** enterrée jusqu'à la taille qui extrait de son sac les objets banals de sa journée pour combler le vide qui envahit chaque heure son « beau jour », qui veut parler de façon obsessionnelle pour vaincre le silence, qui cherche avec un tourment obstiné son partenaire **Willie**, une épave humaine, réduite aux besoins élémentaires, rampant dans un trou de taupe, qui le sollicite au dialogue, lui son contraire et son miroir. Tout cela dénote un amour de la vie inextinguible. Malgré tout...

Les objets contenus dans son sac sont autant d'emblématiques « motifs d'évasion », de moyens de fuir l'autoconscience, de vaincre la solitude et le silence. Un revolver, un vieux browning qui n'apparaît pas volontairement... **Winnie** veut boire son tonique pour se donner de l'entrain, mais elle sort le revolver... **Winnie** le serre contre elle puis le remet dans le sac. Une seconde fois, il apparaît dans un moment de vide...un des moments où **Winnie** semble dire : et maintenant ? un des plongeons dans la drogue des objets quotidiens et cette fois la tentation du suicide effleure le personnage. C'est le revolver que **Willie** lui a confié pour vaincre lui la tentation d'en finir. Mais **Winnie** dépasse ce moment. Elle ne repose pas l'objet dans le sac elle le plante bien en vue devant elle. **Winnie** ne se suicide pas. Elle pourrait le faire pourtant – grâce ou malédiction : l'homme doit vivre (...)

La culture des derniers vivants : celle de **Winnie** vient de souvenirs, de citations... de **Shakespeare**, de poètes de nos réminiscences scolaires, et même d'un livret de **Verdi**, sans oublier l'inscription sur une brosse à dents, difficilement déchiffrable, à demi-effacée par l'usage. Celle de **Willie** est liée aux petites annonces économiques de journaux –du dernier journal- de jeux de mots en fornication et fornication. Mais ce n'est jamais de la parodie. Ce n'est pas de la comédie non plus. Il s'agit d'une humanité angoissée...figée

Le texte de **Beckett** est un crescendo. La tragédie n'apparaît pas dès la première page, mais elle émerge au moment où l'on s'aperçoit de l'angoisse avec laquelle **Winnie** cherche les objets, accomplit ses gestes quotidiens, tourmente **Willie**. Au fond, c'est un monde bourgeois... qui devient absurde et hallucinant.

Le deuxième acte est relativement plus simple parce qu'il est plus essentiellement dramatique et tend à la nudité, à la levée des masques, à la vérité. C'est en même temps la rage, l'obstination, la rébellion et l'amour. C'est la peur, la peur de la fin, peur de perdre ses ultimes facultés humaines, défense de sa propre vie.

Et cela doit être transféré par l'actrice dans le premier acte, avec la même angoisse et la même intensité. Il ne faut pas accorder un instant de répit au spectateur. Il n'y a pas de pause à proprement parler. Il n'y a que des suspensions de souffle sur le bord d'un précipice. Les « et maintenant ? » qui peuvent donner la sensation que **Winnie** est arrivée au bout de ses propres ressources.

Et tout de suite après le flux de paroles, de gestes repris sur un rythme encore plus exaspéré avec un essoufflement dantesque pour éloigner le danger couru l'instant d'avant. Il n'y a qu'un seul instant de souvenirs tendres et détendus : l'évocation de la première rencontre entre **Willie** et **Winnie**. Le souvenir d'un amour immuable au-delà de toute décrépitude physique et humaine.

Les grands pessimistes aiment profondément la vie. Comme l'aimait **Schopenhauer**, comme l'aimait **Leopardi**. La grandeur et l'humanité de **Beckett** ne sont pas dans la négation de la vie et de l'homme mais dans la persistance d'un appel à ne pas se laisser détruire. Une fois créé, l'homme ne peut être anéanti. Quand tout disparaît autour de lui, son histoire, sa mémoire, sa pensée demeurent. L'homme de **Beckett** n'oppose pas au destin les grandes choses mais les petites choses dont est faite la persistance quotidienne, au-delà de l'angoisse, de la solitude, du vide, du silence. Chaque homme, chaque chose reviennent cycliquement à leur propre place, renaissent de leurs cendres.

Beckett n'est pas une voix qui résonne dans le désert. Il cherche des échos dans tous les coins du monde où existent une capacité et une volonté de vivre.

Diden Berramdane et Samuel Beckett

Depuis 1987, **Diden Berramdane** explore l'œuvre de **Beckett** dont il a monté les principales pièces : « *En attendant Godot* » en 1987 et 1998, « *Fin de partie* » en 1995, « *Oh les beaux jours* » en 1996, « *Pas* » et « *La dernière bande* » en 2002.

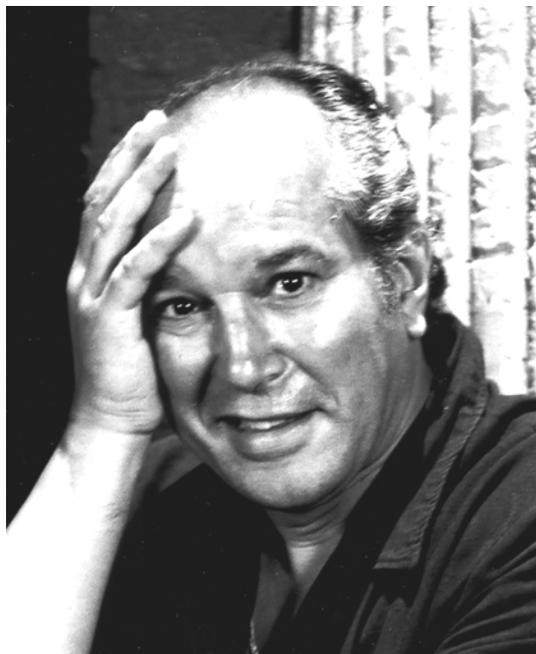
Cet engouement pour **Beckett** peut surprendre chez un homme de théâtre dont on connaît le goût pour des œuvres baroques comme « *Escorial* » de **Michel de Ghelderode**, « *Le roi se meurt* » de **Ionesco**, « *Fando et Lis* » de **Arrabal** ...

Toutefois, jouer **Beckett**, c'est jouer superlativement, dans tous les sens du terme et **Diden Berramdane** le fait à sa manière qui donne au visuel et au sonore une place importante.

Ses mises en scène se fondent dans l'univers de l'auteur. Dans ce théâtre qui place l'acteur au centre, l'écrit et les indications sont respectées à la lettre, simplement, il apporte une tonalité, une atmosphère, une musicalité particulière. Il exploite en particulier les potentialités comiques du texte sans choisir pour autant la voie du burlesque.

L'interprétation des comédiens donne aux textes de **Beckett** une énergique et angoissante résonance et met en évidence cet "incroyable désir": l'obstination vitale d'une humanité qui refuse l'anéantissement.

Diden Berramdane



Comédien, metteur en scène, peintre, musicien, fondateur de la **COMPAGNIE DIDEN BERRAMDANE**.

Formation au Conservatoire d'Art Dramatique de Grenoble et à l'Ecole des Beaux-Arts d'Oran et de Grenoble. Première création théâtrale en 1973 parallèlement à une carrière de peintre entamée dès 1970 (expositions à Paris, Genève, Grenoble, Thonon...).

En 1974, il rencontre Georges Lavaudant et participe à l'aventure du **THEATRE PARTISAN** puis du **CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DES ALPES** jusqu'en 1982.

Il est comédien dans **Le Roi Lear** de Shakespeare en 1974 et 1977, **Lorenzaccio** de Musset en 1975, **Œdipe-Roi** de Sophocle en

1976, **Les Cannibales** de Georges Lavaudant en 1979 et 1982, **La rose et la hache** d'après Shakespeare en 1980.

En 1976, il fonde sa compagnie de théâtre. Il met en scène, joue, crée les décors, les costumes, les lumières et les musiques de ses spectacles.

Il écrit ses propres textes, **Requiem pour un maure** en 1985 qui reçoit l'Aide à la Création Dramatique du Ministère de la Culture, **Eden Fakir** en 1989.

Il adapte le **Don Quichotte** de Cervantès en 1984 avec soixante comédiens et **Othello** de Shakespeare en 1991.

Il met en scène les auteurs contemporains, **Escorial** de Michel de Ghelderode en 1992, **Cinq pièces à louer** de Jean Tardieu en 1994, **Du vent dans les branches de sassafras** de René de Obaldia en 1997, **Le roi se meurt** de Ionesco en 1999, **Histoire du soldat** de C.F. Ramuz et Igor Stravinsky en 2001, **Il suffit de peu** de Martine Drai en 2005, **Fando et lis** de Fernando Arrabal en 2006.

En 1987, il rencontre l'œuvre de Beckett dont il monte les pièces les plus importantes, **En attendant Godot** en 1987 et 1998, **Fin de partie** en 1995, **Oh les beaux jours** en 1996, **Pas** et **La dernière bande** en 2002.

En 2004, il met en scène une version théâtrale et musicale de **Pierre et le Loup** de Prokofiev avec 15 musiciens et 7 comédiens.

Depuis 1986, il dirige le Théâtre Ste-Marie-d'en-Bas.

Extraits de presse

En attendant Godot -1987

"Les éléments réunis par Berramdane pour cette mise en scène forment un ensemble très rare dans lequel les phrases simples, fondamentales de Beckett résonnent, terribles." **La vie Mutualiste**

"Dans ce théâtre qui place l'acteur au centre, la mise en scène regorge de trouvailles qui dépassent le stade de la simple bonne idée ,mais prennent une dimension dramatique. (...) Puissance et chaleur, c'est ça le théâtre de Diden." **Libération - Pierre Bala**

Fin de partie - 1995

"Une fin de partie que l'on ne voudrait pas voir venir... Un quatuor d'acteurs puissants et d'une fragilité émouvante à la fois. Un jeu d'une justesse implacable (...) Un grand, un superbe moment de théâtre." **Le Dauphiné Libéré - Brigitte Coingt**

"Au texte magistral de Samuel Beckett se combine un décor épuré. Mais dont la simplicité même semble grandiose. Précise, la mise en scène s'efface derrière les personnages auxquels les comédiens prêtent vie plus qu'ils ne jouent. Grandiose et démesuré jusqu'à l'excellence." **Vaucluse matin - Karine Prost**

Oh les beaux jours - 1996

"Diden Berramdane, une fois encore, a réussi à donner à cette pièce toute sa profondeur et son authenticité. Du très grand théâtre." **Le Dauphiné Libéré - Véronique Giardina**

En attendant Godot -1998

"Il faut se dépêcher d'aller explorer le vide de Beckett: Diden Berramdane lui donne une énergique et angoissante résonance (...) Diden met l'homme, ses interrogations, ses angoisses, mais aussi son désir obstiné de continuer au cœur de sa mise en scène. Cela donne , entre le plaisir et l'angoisse, un beau moment de théâtre ». **Le Dauphiné Libéré - Jean Serroy**

Pas suivi de La dernière bande – 2002

« Et puis, il y a la musique exacte de Beckett, restituée par un virtuose.(...) Terrible nostalgie qui nous pénètre et nous étreint (...) » **Les affiches de Grenoble - Chrysale**

« Diden Berramdane continue de servir majestueusement l'œuvre d'un homme perpétuellement aux prises avec une lucidité malade. » **Le Dauphiné Libéré – Catherine Hubert**